

À LA MORT DE MON PÈRE, je me suis recroquevillé sous les couvertures, tout contre ma mère. On avait tous les deux la tête dans le noir. Combien de temps sommes-nous restés ainsi, dans le grand lit, moi à la place de mon père ? Je l'ignore. On ne disait rien, mais on savait très bien à quoi l'autre pensait.

On est restés comme ça, immobiles, jusqu'au moment où on a eu faim et soif. Là, on a compris que, finalement, on était encore vivants. Il a fallu se lever pour manger, pour boire... pour faire les courses, pour travailler. Pour pouvoir sentir la fatigue à la fin de la journée. Sentir la joie ou la tristesse, l'espoir, la peur d'un bruit dans la nuit... Il y avait encore tellement de choses à vivre !

À LA MORT DE MA MÈRE, je me suis couché à sa place dans le grand lit. Pour pouvoir encore rester près d'elle, le plus près possible. Il y avait un creux de la forme de son corps dans le matelas.

Je m'y suis roulé en boule.

J'ai tiré les couvertures au-dessus de ma tête, et je suis resté là. À un moment, j'ai pensé : je vais attendre de mourir comme elle.

Mais à la longue, j'ai eu soif. Et faim.

Je me suis extirpé du creux dans le matelas et j'ai baissé tous les volets. Il y avait de la nourriture pour une semaine. Je ne devais aller nulle part.

UN JOUR, LES PROVISIONS ONT COMMENCÉ À MANQUER.

Et il y avait autre chose qui me tracassait.

Mais je ne trouvais pas les mots pour le dire.

Il fallait que je prenne une décision.

Alors, je suis sorti de la maison.

AU VILLAGE, j'ai acheté une bouteille de vin et deux sandwiches au fromage. Comme je ne voulais pas rentrer à la maison, je suis venu m'asseoir ici.

Sur ce banc.

C'était la première fois.

J'ai mangé mes sandwiches.

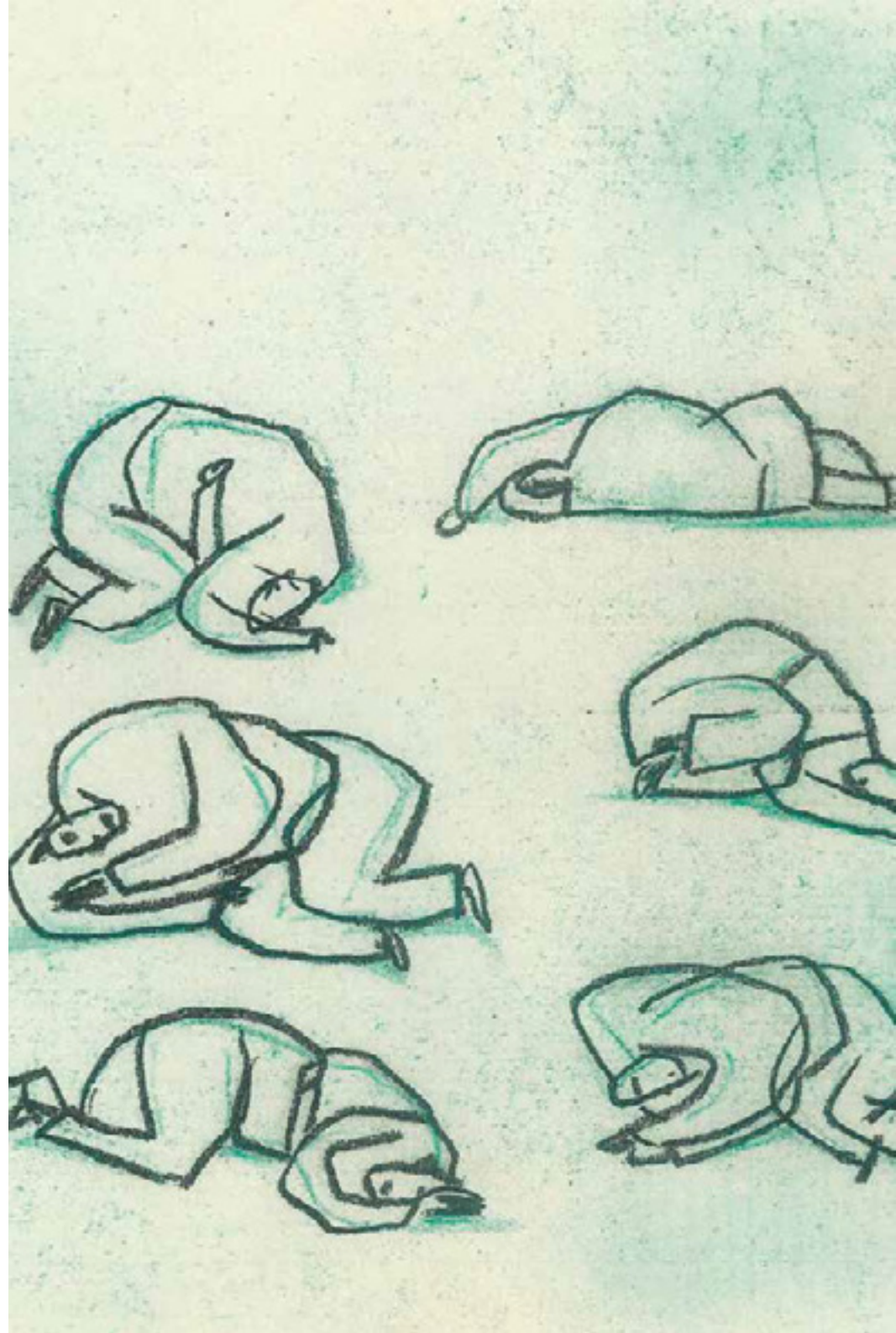
J'ai bu mon vin.

J'ai regardé autour de moi.

Des yeux, j'ai suivi les passants. Parfois, je les ai accompagnés en pensée.

Puis, je suis revenu.

Parfois, quelqu'un s'asseyait à côté de moi. Alors, on regardait tous les deux dans la même direction. On partageait le même silence. Je m'imaginai que j'avais un ami. J'inventais qu'on faisait de la transmission de pensée.





Je suis toujours retourné sur mon banc.

Même quand je n'y étais pas, j'y étais un peu par la chaleur de mon corps qui s'attardait derrière moi quelques minutes après mon départ.

*DONC, J'Y SUIS TOUJOURS UN PEU.*

*Un peu...*

Depuis la mort de ma mère, j'ai souvent cette impression. C'est comme si tout avait disparu ou presque, et qu'il ne restait plus qu'*un peu de temps*.

Ce matin, je suis arrivé sur le banc environ une heure plus tôt qu'à mon habitude. Eh bien, en réalité, une heure avant, j'y étais... *déjà*.

Comme si le temps s'était enfin mis à exister de nouveau.

Et c'est là que je me suis dit qu'il y avait peut-être quelqu'un ou quelque chose qui m'attendait quelque part.

Je réfléchis beaucoup, sur le banc.

Personne ne le sait mais, ce banc, c'est le centre du monde.